

Échos de ma forêt : chansons
/ Fernand de Jupilles ; avec
préface de Jules de Marthold

Jupilles, Fernand de. Auteur du texte. Échos de ma forêt : chansons / Fernand de Jupilles ; avec préface de Jules de Marthold. 1902.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

№ 6298

Fernand de JUPILLES
premier titulaire et Lauréat de la « LIGUE CHANSONNIÈRE »

Echos



Forêt

CHANSONS

avec Préface de JULES DE MARTHOLD

1902

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS MODERNES

265, Rue Solférino

LILLE

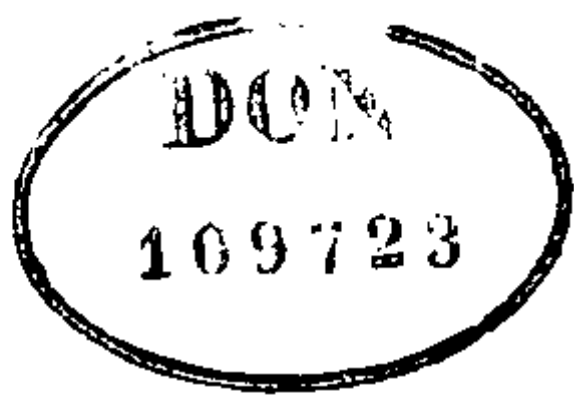
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Fernand de JUPILLES



Échos



de

ma

Forêt

CHANSONS

avec Préface de JULES DE MARTHOLD



1902



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS MODERNES

265. Rue Solférino

LILLE



EN VENTE A PARIS

84, boulevard Rochechouart, 84



TOUS DROITS RÉSERVÉS

8°Ye
6298

DU MÊME AUTEUR

Jacques Bonhomme chez John Bull, 1 vol. in-18 jésus. — CALMANN LÉVY.

La Moderne Babylone, 1 vol. in-18 jésus. — LIBRAIRIE ILLUSTRÉE.

Au Pays des Brouillards, 1 vol. in-18 jésus. — LIBRAIRIE ILLUSTRÉE.

La reproduction des chansons de ce recueil est autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres, mais la mise en musique est réservée par l'auteur ainsi que la traduction.

La musique (piano et violon) de toutes les chansons portant ici un nom de compositeur est en vente au Magasin d'Editions musicales, 84, Boulevard Rochechouart, 84, à Paris.



PRÉFACE

*Non, non, pas de Préface, un sourire à ce livre
Ecrit avec le cœur à travers la forêt,
A ce flacon d'un vin sincère et sans apprêt,
Qui pétille et scintille et console et délivre,*

*Fait plus brillant le jour, rend plus heureux de vivre,
Désaltère l'esprit et se boit tout d'un trait,
Au cellier de l'ami cordial toujours prêt
Pour le sobre penseur qui d'idéal s'enivre.*

*Pareil au doux soupir exhalé du roseau,
Choisis l'air au hasard, capricieux oiseau ;
Que la mélancolie à la gaîté s'y mêle,*

*Ton majeur ou mineur, tendre ou grave, ut ou sol,
Gazouille dans la haie en éployant ton aile,
Chanson, petite sœur de la strophe au grand vol.*

JULES DE MARTHOLD.

SALUT A BÉRANGER

Musique de Gustave SINCLAIR

Honneur à toi, tendre amant de Lisette ;
Bon citoyen, courageux chansonnier,
Qui préféras, aimable et doux poète,
Aux grands palais un modeste grenier.
Tu combattis l'horrible tyrannie
Et sus flétrir l'infâme calomnie,
Dont l'honnête homme a peine à se venger.
Je te salue, immortel Béranger !

En t'écoutant, j'accorderai ma lyre,
Timide élève ému de tes leçons,
Pour t'imiter jusque dans la satire
Qui vibre et cingle en tes nobles chansons.
Je chanterai comme toi notre France,
Car sans avoir, hélas ! ton éloquence,
On doit parler quand elle est en danger.
Je te salue, immortel Béranger !

En comparant mon trop frêle génie,
Je ne serais qu'un timide roseau
Près du vieux chêne à la cîme infinie
Qui, sous son ombre, abrite le ruisseau.
Malgré l'effroi d'un si flagrant contraste,
Veuille le Ciel ne m'être pas néfaste :
Sous ton drapeau, ma foi vient se ranger.
Je te salue, immortel Béranger !

19 Juin 1901.

DANS MA FORÊT

Musique de M. A. SOYER

A Carl-Rosa.

Dans ma forêt, qu'il fait bon vivre
Pendant les beaux jours de l'été :
Le parfum des bois nous enivre
Et nous rappelle à la santé !

Refrain

Son joyeux aspect nous enchante
Dès que paraît
Le soleil et que l'oiseau chante
Dans ma forêt.

Dans ma forêt, où le cerf brame,
A la biche faisant sa cour,
L'amoureux dit, le cœur en flamme,
A l'amoureuse son amour.

Dans ma forêt, à l'aventure,
On s'égare amoureusement
Et sur les tapis de verdure
On se roule joyeusement.

Dans ma forêt, à la vesprée,
On voit bondir par les sentiers,
Formant une troupe serrée,
Les chevreuils et les sangliers.

Dans ma forêt, sous les grands chênes,
On entend les bruissements
Des chauves-souris, des phalènes,
Les cris lugubres des chats-huants.

Dans ma forêt, un soir d'orage,
Merveilleux est l'éclair qui luit ;
Mais lorsque le vent y fait rage,
On est assourdi par le bruit !

21 Août 1900.



TU M'APPELLERAS TON GRAND-PÈRE !

Musique de Gustave SINCLAIR

A Jules de Marthold.

Un général américain vient
d'épouser, à l'âge de quatre-
vingt-douze ans, une fillette
de douze ans.

(Les Journaux.)

Si je t'épouse, mon enfant,
Moi, tout cassé, nonagénaire,
C'est pour te faire légataire
De mon faible avoir en mourant.

Refrain

Petite fille, je n'espère
Prendre aucun des droits du mari,
Car de l'amour je suis guéri :
Tu m'appelleras ton grand-père !

Nul cœur sur le mien n'a battu,
Ni cœur d'enfant ni cœur d'épouse ;
Jamais une bouche jalouse
Ne m'a demandé : « D'où viens-tu ? »

En unissant à tes douze ans,
A ta jeune âme mon squelette,
J'ai voulu, ma chère fillette,
Marier l'hiver au printemps.

Nous pouvions bien nous assortir ;
Nous sommes tous deux en enfance :
Tu viens d'entrer dans l'existence
Et je suis, moi, près d'en sortir.

Je n'aurai pas longtemps ton cœur,
Car je suis au bord de la tombe ;
Mais en attendant que j'y tombe,
Je puis préparer ton bonheur.

Et lorsque mon corps endormi
Se reposera sous la terre,
Tu viendras fleurir mon parterre
En pensant à ton vieil ami.

Plus tard, fillette et vieux soldat
Pourront se retrouver ensemble,
Si l'Archange un jour nous rassemble
Dans le vallon de Josaphat.

13 Mai 1901.

LA CLOCHE

Musique de Gustave SINCLAIR

La cloche, que partout l'on aime,
A quelque chose de divin,
Puisqu'elle résout le problème
De consoler le genre humain.

Refrain

Du lever au coucher
Du soleil, cloche, sonne ;
Que ton bronze résonne
Dans notre vieux clocher !

La cloche sonne le baptême
Du roi, du gueux, du chevrier ;
Et tintinnabule de même
Pour le riche et pour l'ouvrier.

La cloche rassemble à la messe
Les fidèles dans le saint lieu,
En leur rappelant la promesse
Qu'ils ont faite de servir Dieu.

La cloche annonce un mariage,
Un baptême, un enterrement,
Car elle signale, au village,
Le plus petit événement.

La cloche, triste, psalmodie,
Tintant le lugubre tocsin,
Pour réunir à l'incendie
Le peuple épars dans le lointain.

La cloche appelle à son ouvrage
L'humble ouvrier dans les chantiers ;
Pendant la guerre, elle encourage
L'intrépidité des guerriers.

La cloche, lorsque la tempête
Vient menacer le bâtiment,
Avec l'écho des mers répète
Les ordres du commandement.

La cloche avait ses gentilshommes
Et sa noblesse, au bon vieux temps ;
Aujourd'hui, la plupart des hommes
Lui demeurent indifférents.

Cloche, mystérieuse amie,
Mon cœur te chérira toujours,
Car, dès l'aurore de ma vie,
Ta voix a béni mes amours.

20 Mai 1901.



J'AI FAIT DANSER LA CENTENAIRE

Musique de Gustave SINCLAIR

Bien qu'ayant atteint cent-quatre ans,
La Centenaire de Jupilles
Étonnait tous nos paysans
En se promenant sans béquilles.
Elle était droite comme un I
Et semblait avoir rajeuni.
Le soir de son anniversaire,
J'ai fait danser la Centenaire.

En sa robe de vieux lampas,
Joyeuse, dansant le quadrille,
Elle étudiait tous ses pas
Comme eût fait une jeune fille.
Déclarant ne point se lasser,
Elle voulait recommencer.
Le soir de son anniversaire,
J'ai fait danser la Centenaire.

Elle avait vu Napoléon
Attenter à la République,

Et, pareil au caméléon,
Changer vingt fois de politique ;
Aussi disait-elle gaiement
Qu'elle aimait tout gouvernement !
Le soir de son anniversaire,
J'ai fait danser la Centenaire.

La bonne vieille qu'on fêtait,
Manifestant son allégresse,
Toute radieuse, contait
Ses gais souvenirs de jeunesse.
Elle nous disait que son cœur
Avait trouvé plus d'un vainqueur.
Le soir de son anniversaire,
J'ai fait danser la Centenaire.

Un jour, elle nous a quittés
Pour aller dans un meilleur monde
Chercher d'autres félicités
Ainsi qu'une paix plus profonde.
Nous avons tous versé des pleurs
En couvrant son cercueil de fleurs,
Et quand vient son anniversaire
Nous prions pour la Centenaire.

23 Février 1901.

LE TEMPS

Musique de Gustave SINCLAIR

Quoi qu'on en pense, je prétends
Que, sans faire de pédantisme,
Je puis, grâce à mon rhumatisme,
Prédire un changement de temps.

Lorsque de ma chambre j'entends
Mes oisons crier dans la mare,
Leur étourdissant tintamarre
Présage un changement de temps.

En ménage depuis vingt ans,
Je ne me chagrine plus guère
Quand ma femme me fait la guerre :
C'est souvent la faute du temps.

Si des maris sont inconstants
Et si, trop faibles citadelles,
Des épouses sont infidèles,
Ils ont pour complice le temps.

Lorsque nos chers représentants
Vont voir des électeurs bonasses,
Si ceux-ci leur font des menaces,
C'est toujours la faute du temps.

Quand des députés mécontents,
Comme toujours, du ministère,
Cherchent à le mettre par terre,
Ça prouve un changement de temps.

Et tandis qu'on est au printemps,
Si le Sénat devient maussade,
C'est qu'il rêve... au marquis de Sade !
Encore un changement de temps.

C'est ainsi que, depuis longtemps,
J'ai pu comprendre que la vie
Au baromètre est asservie
Et se règle d'après le temps.

20 Avril 1901.



LA FORTUNE

Musique de Gustave SINCLAIR

Si, par hasard, sur mon chemin,
Je rencontrais Dame Fortune,
Vite je lui tendrais la main
Sans craindre qu'elle m'importune.

Refrain

O Fortune,
Blonde ou brune,
Ici-bas
On admire
Tes appas,
Point de mire
Des humains,
Dont les mains
Suppliantes,
Mendiantes,
Avec foi
Se tendent vers toi.

Je lui dirais : « Ma belle enfant,
Viens près de moi, car je t'adore...
Tu souris... Prends-moi pour amant,
Et daigne me sourire encore !

» Si tu m'accordes tes faveurs,
Compte sur la reconnaissance
Que manifestent les bons cœurs
Ne rêvant que de bienfaisance.

» L'existence humaine est si brève
Et l'ouvrier si mal payé
Que je voudrais voir le mot *grève*
Parmi nous à jamais rayé.

» Fortune, à nous deux je voudrais
Soulager les âpres misères
Et, grâce à ton or, je pourrais
Caresser toutes mes chimères.

» Si tu me donnais le Pactole,
Comme je suis sans héritiers,
Tout, jusqu'à ma dernière obole,
Serait le bien des ouvriers. »

20 Avril 1901.



OUBLIONS LE PASSÉ !

Musique de Gustave SINCLAIR

Tout lasse, tout passe, tout casse,
Nous dit l'esprit des nations ;
C'est ainsi que l'amour trépasse,
Tué par d'autres passions.
Je t'aimais de tendresse extrême
Et tu semblais m'aimer de même :
Puisque ton caprice est lassé,
Mignonne, oublions le passé !

O confiance aveugle, étrange !
Je te voyais des yeux du cœur
Et je te prenais pour un ange,
Venu du ciel pour mon bonheur.
Rêve enfantin, folle chimère,
D'éternité plus qu'éphémère ;
Fil par tes doigts roses cassé,
Mignonne, oublions le passé !

Las ! ayant épuisé la coupe
Du bonheur à satiété,
Sur Pégase je saute en croupe,
Pour descendre au fleuve Léthé.
Je veux y boire à perdre haleine
Pour tâcher de noyer la peine
Que tu fais à mon cœur blessé :
Mignonne, oublions le passé !

Oublions l'instant de folie
De notre amour tendre, éperdu
Et pleurons ce frisson de vie,
Paradis à jamais perdu.
Si d'aventure, aimable Adèle,
Tu rencontres un infidèle
Auprès de toi moins empressé,
Tu regretteras le passé.

25 Mai 1901.



PRIÈRE DES BOËRS

Musique de M^{gr} GOUPIL, Chanoine de Lorette.

A l'héroïque Paul Krüger,

Grand Dieu, qui vois notre souffrance,
Nous luttons pour l'indépendance
De cet infortuné pays
En proie aux cruels ennemis,
Qui vont détruisant par les flammes
Nos maisons, nos bois et nos champs ;
Traînant enfants, vieillards et femmes,
Comme des troupeaux, dans leurs camps.

Refrain

Mon Dieu, sauve la République
En danger du Sud de l'Afrique ;
Tire l'Orange et le Transvaal
Des griffes de notre rival ;
Dieu, sauve notre République !

Grand Dieu, que notre peuple adore
Et que chaque jour il implore,
Daigne prendre pitié de nous,
Qui t'en supplions à genoux !

Arrête les crimes sans nombre
Des Anglais conduits par Satan,
Dont le passage, en la nuit sombre,
Produit l'effet d'un ouragan.

Grand Dieu, ta bonté tutélaire,
Ne peut laisser notre adversaire
Nous massacrer journellement
Sans préparer son châtiment.
Seigneur, que ta justice passe,
Anéantissant ces Anglais ;
Que ta resplendissante grâce
Mette un terme à leurs noirs forfaits !

23 Juillet 1904.



LE RETOUR DU PRINTEMPS

Musique de Gustave SINCLAIR

C'est le printemps, et l'oiseau chante,
Annonçant le retour des nids :
Voici la saison plus riante,
Car les mauvais jours sont finis.
Le soleil bientôt va paraître
Nous pénétrant de ses ardeurs,
Et ses rayons feront renaître
Les fleurs aux brillantes couleurs.

Refrain

Je viens d'entendre le coucou

Cou-cou ! cou-cou !

Donner vivement la réplique

A ma chatte qui fait : *miâ-ou !*

Miâ-ou ! miâ-ou !

C'est le printemps, et l'alouette,

Se grisant des premiers beaux jours,

Voltige au-dessus de ma tête

En chantant ses folles amours.

Aux lilas les feuilles paraissent,
Entourant les fleurs en boutons,
Et sur les charmes apparaissent
Déjà les premiers hannetons.

C'est le printemps, les hirondelles
Nous reviennent de l'étranger,
Aux anciens nids toujours fidèles,
De leur vol rapide et léger.
Dans un trou, les bergeronnettes
Se font des nids mystérieux,
Et les gracieuses fauvettes
Chantent leurs airs harmonieux.

19 Avril 1901.



LABOR IMPROBUS OMNIA VINCIT

Musique de Gustave SINCLAIR

A Belz de Villas

Président de « LA CLOCHE ».

Par le travail opiniâtre,
Un homme vient à bout de tout,
Et d'une femme acariâtre,
Il peut même venir à bout !
On me répondra que c'est rare,
Même chez un homme d'esprit...
Cependant le latin déclare :

Labor improbus omnia vincit.

On prétend que Dame Fortune
Porte intérêt aux travailleurs,
Mais rarement elle importune
De ses cadeaux les rimailleurs.
Les poètes ne sont pas riches ;
Plutus vous met en interdit,
Pauvres fabricants d'hémistiches !

Labor improbus omnia vincit.

Si j'en croyais ce vieux proverbe,
Je deviendrais heureux bientôt
Et célèbre autant que Malherbe,
Que Ronsard et Clément Marot.
Mais, en attendant, je travaille,
Sans être un profond érudit,
Trimant, rimant vaille que vaille :
Labor improbus omnia vincit !

21 Mai 1904.



LA FIN DU MONDE

Musique de Gustave SINCLAIR

Le prophète Jean de Dompierre (*)
Annonce que la fin des temps
Viendra bouleverser la terre
Dans moins de quarante-neuf ans.
D'aucuns diront que c'est terrible
De voir le monde ainsi finir ;
Moi, cela me semble risible,
Car je doutais de l'avenir.

Refrain

Que Dieu récompense ou punisse
Tous les bons et tous les méchants,
Je vous déclare, mes enfants,
Qu'il est temps que tout ça finisse !

Sous Moïse, l'Israélite
Jadis adora le Veau d'Or ;
Pour le Chrétien, plus hypocrite,
Quoi qu'on dise, il l'adore encor ;

(*) **Comment tout cela va finir** (*l'Avenir jusqu'à la fin des Temps*),
par Jean de Dompierre, Rennes, 1900.

Car le seul argent nous gouverne :
On ne connaît que les écus
Et, pour l'humanité moderne,
Honneur, vertu ne comptent plus.

Je n'ai point de progéniture,
Et j'attends sans effroi la mort ;
Dieu peut détruire la Nature
Sans que j'en éprouve aucun tort ;
Et la fin du monde, au contraire,
Serait pour moi vif agrément,
Car je verrais le bon Dieu faire
Bientôt le dernier jugement.

18 Mai 1901.



QUO VADIS ?

Musique de **Gustave SINCLAIR**

Lorsque ton sillon de feu passe
Radieux à travers l'espace,
Flèche acérée au fer pointu,
Etoile filante, où vas-tu ?
— Je cours afin de guider l'âme
Qui pourrait périr sans ma flamme,
Et qui va goûter le bonheur
Dans le sein de Notre-Seigneur.

Fuyant le cruel hivernage,
Quand tu quittes notre village,
Par les autans glacés battu,
Frileuse hirondelle, où vas-tu ?
— Je vais revoir, oiseau fidèle,
Les vieux arceaux d'une chapelle.
Où je pourrai voler gaiement
Sous un ciel bleu, doux et clément.

Lorsque ton âme est asservie
Aux nécessités de la vie,
Quand ton courage est abattu,
Poète rêveur, où vas-tu ?
— Je vais, en ma douleur amère,
Loin du ciel où vit la chimère ;
Mais je chante encor des chansons
Pour dénoncer les trahisons !

8 Juin 1901.



PAUVRES GENS

Musique de Gustave SINCLAIR

Si la pauvreté n'est pas vice,
C'est un effroyable défaut,
Nuisible surtout quand il faut
Aux riches demander service :
On méprise les indigents,
On ne salue
Pas dans la rue
Les pauvres gens !

Le mauvais riche n'aime guère
Ceux qui ne possèdent plus rien,
Mais qui, pour défendre son bien,
Se feront tuer à la guerre.
C'est en vain qu'ils sont obligeants :
On n'encourage
Guère à l'ouvrage
Les pauvres gens.

Les pauvres gens ont l'habitude
De n'implorer la charité
Que si l'âpre nécessité
Les force à cette servitude.

Avec des propos outrageants
Un riche, en fête,
Souvent maltraite
Les pauvres gens.

Si le pauvre n'a, pour son terme,
Pas tout l'argent qu'il lui faudrait,
Jamais le riche n'est refait :
Il fait saisir d'une main ferme.
Les bons huissiers sont diligents
Et de la place,
Sur l'heure on chasse
Les pauvres gens !

Plaignons la race convoiteuse
Qui vit de vent comme les loups ;
Faisant le bien autour de nous,
Cherchons la pauvreté honteuse.
Pensons en nos cœurs indulgents
Qu'à la torture
Sont en pâture
Les pauvres gens.

25 Mai 1901.

VIVE LE CHAMPAGNE !

Le dieu Bacchus, si j'en crois son histoire,
Ayant extrait la liqueur du raisin,
Trouvait jadis un tel plaisir à boire
Que Jupiter envia son destin.

Refrain

Au fond d'une bouteille
De ce jus de la treille,
On trouve la gaîté,
L'amour, la liberté !
Que chacun accompagne
Notre joyeux refrain
Et que, le verre en main,
On fête le champagne !

Pan ! glou glou ! vive le champagne !
Glou — glou — glou, vive le champagne !

Ayant ainsi goûté de notre ivresse,
Le roi des dieux, rempli de volupté,
Sentant son cœur déborder de tendresse,
Voulut aussi goûter de la beauté.

Or, des maris bravant la jalousie,
Il se moqua de leurs fronts soucieux,
Et pour vider les coupes d'ambroisie,
On vit surgir de nombreux petits dieux.

Ces immortels se plurent chez les hommes
Et de l'Olympe ils s'enfuirent un jour...
Ne cherchez pas, Messieurs les astronomes :
De la Champagne ils firent leur séjour.

Voilà pourquoi maintenant, sur la terre,
Nous aimons tous à voir mousser ce vin,
Et c'est celui que partout l'on préfère,
Car chacun dit : « Ce breuvage est divin. »

Que sont pour nous les liqueurs de l'Espagne,
Quand nous avons le vrai nectar des dieux ?
Sablons gaîment ce pétillant champagne :
Noyons l'ennui dans ses flots écumeux !



LES OISEAUX DE LA VIERGE

Dans le Tyrol, les hirondelles
Passent pour des oiseaux bénis
Qui reviennent, toujours fidèles,
Chaque année à leurs anciens nids.
On prétend que ces volatiles,
A qui le peuple fait honneur,
Sont des messagers de bonheur
Qui portent chance à leurs asiles.

Refrain

Voyez là-bas, sous les arceaux
De cette hôtellerie,
Voltiger gaiement les oiseaux
De la Vierge Marie !

Si l'on parle de l'hirondelle,
On rappelle, dans le Tyrol,
Qu'elle était sœur de Philomèle,
Un jour changée en rossignol.

Ainsi, d'une femme méchante,
D'après la fable, on aurait fait
Un oiseau charmant et parfait
Dont la présence nous enchante.

On avouera que c'est là chose
Impossible à d'autres qu'aux dieux
Et que telle métamorphose
Est un acte prodigieux.
Si l'on pouvait en hirondelles
Changer nos épouses ainsi,
Nous n'aurions plus aucun souci :
On n'en verrait plus d'infidèles.

20 Avril 1901.



LE DRAPEAU DE MON RÉGIMENT

(Capitulation de Metz, 29 octobre 1870)

Musique de J. Hemmerlé

Ancien chef de musique des Zouaves de la Garde

Dans mes longues nuits d'insomnie,
Je me rappelle fréquemment
Qu'ils ont là-bas, en Germanie,
Un drapeau de mon régiment.

Refrain

Mon vieux drapeau, toujours je t'aime,
Et quand je pense à ton exil,
Je maudis le moment suprême
Où j'ai dû briser mon fusil.

Nos yeux se remplirent de larmes
D'amère désolation,
Quand nous dûmes rendre nos armes,
A la capitulation.

On eût pu le livrer aux flammes,
Ce drapeau que l'on chérissait,
Et c'était le vœu de nos âmes
Que sut exaucer Lapasset.

Dans les combats, les escarmouches,
Où nous affrontions le trépas,
On nous tuait comme des mouches,
Sous ses plis : nous ne bronchions pas !

Avec mon cœur je vois encore
Se balancer au gré du vent
La noble guenille incolore
Que nous admirions si souvent.

Je te plains, glorieuse étoffe,
Qui fus jadis des trois couleurs,
D'avoir dû, dans la catastrophe,
Partager toutes nos douleurs.

Espérons qu'un jour la Victoire
Nous rendra le terrain perdu
Et que, toi qui fis notre gloire,
Tu nous seras aussi rendu.

20 Mai 1901.



J'AI CINQUANTE ANS

Musique de Armand-Jules JOUYE

A ma femme.

C'est aujourd'hui, ma chère Adélaïde,
Que ton mari vient d'avoir cinquante ans ;
Les reins brisés, déjà presque invalide,
Je ne verrai guère d'autres printemps.
Je suis perdu, vois-tu, ma douce amie,
Et si mon cœur chante avec Apollon,
Comme un roseau, mon pauvre corps se plie
Et cédera bientôt à l'aquilon.

Refrain

Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans !
C'est déjà vieux pour un poète ;
A la plus prochaine tempête,
Je vais partir : il sera temps,
Car je viens d'avoir cinquante ans.

Depuis le jour lointain de ma naissance
Jusqu'à celui qu'on célèbre aujourd'hui,
J'ai trop souffert et de cette souffrance
Tu partageas avec moi tout l'ennui.

Je t'aimai bien jadis, à mon aurore,
Et je voudrais que mon pauvre vieux cœur,
Qui, malgré tout, ma chère, t'aime encore,
Te donne enfin, quelques ans de bonheur.

Peut-être bien l'inconstante Fortune,
Ma pauvre enfant, aura pitié de nous ;
Nous ne saurions pas lui garder rancune
D'avoir longtemps souffert de son courroux.
Nous n'avons rien fait à la Providence
Tous deux pour être accablés de douleurs,
Aussi gardons un rayon d'espérance
Et nous verrons terminer nos malheurs.

25 Mai 1904.



JE T'AIME !

Musique de Armand-Jules JOUYE

Aimer est un verbe que l'homme
Toujours conjugue avec bonheur ;
Ne résume-t-il pas, en somme,
Le plus beau sentiment du cœur ?
Le plaisir du père est extrême
Dès que, joyeux et triomphant,
Son aimable petit enfant
Peut lui dire : « Papa, je t'aime ! »

La blonde et chaste jeune fille
Et l'amant qui lui fait la cour
S'abritent sous une charmille
Pour unir leurs rêves d'amour ;
Et pour eux le bonheur suprême,
Dans ces doux moments d'abandon,
Est d'échanger à demi-ton
Cet aveu si tendre : « Je t'aime ! »

Sur le déclin de leurs années,
Deux bons époux, se rappelant
Les heures d'amour fortunées,
Se lamentaient sur leur présent.
Par un aimable stratagème,
A sa femme parlant tout bas.
Le mari dit : « Je ne vois pas
Tes cheveux blancs : toujours je t'aime ! »

7 Décembre 1900.



SI VIS PACEM,...

Rêve patriotique

A M. LEPORCHÉ,
Sénateur de la Sarthe.

« Si tu veux éviter la guerre,
Il faut être prêt à la faire, »
A dit, dans un passé lointain,
Le sage proverbe latin.
Préparons-nous donc en silence
A défendre, au besoin, la France
Sous les plis de son labarum :
Si vis Pacem, para Bellum !

Si la fortune favorable
Rend le pays impénétrable
A ceux qui voudraient l'envahir,
Nous saurons nous en applaudir :
Après notre moisson de gloire,
Nous chanterons pour la victoire
Plus d'un sincère Te Deum :
Si vis Pacem, para Bellum !

Mais si l'ennemi, par surprise,
Réussissait dans l'entreprise
De pénétrer jusqu'à Paris,
Il y serait fort compromis.
Pour sauver leur France chérie,
Les grands hommes de la patrie
Serviraient de palladium :
Si vis Pacem, para Bellum !

On verrait, sous l'immense dôme
Du Panthéon, le blanc fantôme
Du grand Hugo surgir soudain
Pour l'en chasser avec dédain ;
Et le Président héroïque,
Carnot, mort pour la République,
Reviendrait monter au Forum.
Si vis Pacem, para Bellum !

Alors on entendrait sa bouche
Dire à cet ennemi farouche
Que pour la France il n'est pas mort ;
Que, nouveau Cid, il vit encore.
Electrisé par sa menace,
Le peuple, se levant en masse,
Appuierait son ultimatum.
Si vis Pacem, para Bellum !

Au paroxysme de la haine,
Il repousserait à la Seine,
N'écoutant que ses défenseurs,
La horde des envahisseurs...
Et l'ennemi, dans sa déroute,
Trouverait la mort sur la route :
Paris serait son Actium.
Si vis Pacem, para Bellum !

23 Novembre 1900.



PAUVRE ROI !

Le roi Edouard VII, vient de
vendre la cave de sa mère ;
il est au régime lacté.
(*Les Journaux*)

Edouard était un gourmet
Qui prenait gaiement son “ plumet,”
Et quand il se levait de table
Son équilibre était instable.
S’il se trouvait loin du palais,
Quelqu’un de ses loyaux Anglais
Le rencontrant par aventure,
L’y reconduisait en voiture.

Refrain

Le prince de Galles sablait
Jadis du champagne à Cythère ;
Il ne peut boire que du lait
Depuis qu’il est roi d’Angleterre.

Tel jadis le quartier Bréda,
En Angleterre, au Canada,
En Ecosse et dans l’Australie
Son peuple l’aime à la folie.

On l'a connu joyeux garçon,
Chantant la grivoise chanson,
Poussant même le badinage
Jusqu'à mettre sa montre en gage.

Son teint était haut en couleur
Autrefois ; sa triste pâleur,
Depuis qu'on règle sa pitance,
Fait craindre pour son existence,
Le peuple anglais, avec raison,
Demande au Ciel sa guérison
Qui pour tous serait désirable,
Si son mal n'était incurable.

Cet empereur et roi puissant
Voit ses forces s'affaiblissant
Tous les jours, comme son empire :
Contre eux tout ici-bas conspire.
Si les Boërs versent des pleurs,
Leur ennemi dans les douleurs
Devra terminer une vie
Qui lui sera bientôt ravie.

C'était un aimable luron
Qui toujours appelait Citron
Son ami le prince d'Orange.
Un grand diable à la mine étrange,
Ce malheureux, en carnaval,
Fut assommé par un rival,
Tandis qu'Edouard eut la chance
D'éviter pareille vengeance.

Il s'amusait bien à Paris,
Qu'il préférerait à son pays ;
Mais depuis qu'on l'a fait monarque,
Jamais cet Anglais n'y débarque.
Au grand désespoir de Phryné,
Le vieux malade couronné
Se voit réduit, par ordonnance,
A la plus stricte continence.

Adieu, londrès délicieux
Dont il envoyait vers les cieux,
A de très fréquents intervalles,
La fumée en grises spirales.

Adieu, Jockey-Club de Paris :

Il n'y fera plus de paris.

Adieu, bordeaux, chablis, bourgogne :

Il ne se rougit plus la trogne.

Adieu pour toujours, vins mousseux

Que son estomac paresseux

Exigeait à tous les services ;

Adieu, langoustes, écrevisses !

Adieu, dodus chapons du Mans,

Si recherchés par les gourmands ;

Adieu, belles Parisiennes :

Il ne peut plus faire des siennes !

20 Avril 1901.



RÉGIME LACTÉ

Musique de Armand-Jules JOUYE

Je suis un albuminurique,
Un rhumatisant, un gouteux,
Victime de l'acide urique.
Toujours malade ou souffreteux.

Refrain

Hélas ! ma vie est condamnée :
Automne, hiver, printemps, été,
D'un bout à l'autre de l'année,
Je suis au régime lacté.

Le lait ne donne pas de force,
Mais il empêche de mourir ;
C'est à cela que je m'efforce,
Puisque je me sens dépérir.

Mon énergie est abattue
Et je suis faible maintenant ;
Le plus petit effort me tue :
Je ne marche qu'en me traînant.

Moins heureux que le cul-de-jatte
Qui fut le poète Scarron,
Pauvre chansonnier, je constate
Que j'approche de l'Achéron.

Je vois filer mon existence
Comme une étoile file au ciel,
Mais tout en faisant pénitence,
Je vis encor, c'est l'essentiel.

Lorsque, bientôt, sera finie
Ma longue souffrance, on verra
Que ce n'était point par manie
Que je geignais : on me plaindra !

19 Avril 1901.



LE CARDINAL DUBOIS

Cherchant un sujet peu banal
Pour exercer ma fantaisie,
Je n'ai trouvé — quelle hérésie ! —
Que Dubois, le grand cardinal.

Cet enfant du vieux Limousin,
Natif de Brive-la-Gaillarde,
Eut pour maîtresse une gaillarde :
Claudine, abbesse de Tencin.

Petit, chafouin, plein d'entregent,
Il devint, de piètre et de cuistre,
Archevêque et puissant ministre :
Il sut gouverner le Régent.

On disait que c'était Satan
Revêtu, par un maléfice,
De la pourpre cardinalice
Par l'Antéchrist au Vatican.

Il blasphémait comme un païen
En se déclarant incapable
De croire plus en Dieu qu'au Diable,
Aussi creva-t-il comme un chien.

Du moins, la légende le dit
Et la légende fait l'Histoire,
Aussi pour nous est-il notoire
Qu'il a vécu comme un maudit.

12 Mai 1904.



BOILEAU ET LES VERS LIBRES

L'autre soir, j'eus la fantaisie
De descendre dans le bateau
De Caron, pour dire à Boileau
Quelques mots sur la poésie.

Je le trouvai dans l'Elysée,
Conférant avec Béranger ;
Sans craindre de les déranger,
Je lui confiai ma pensée :

« Dites-moi, maître, je vous prie,
Ce que vous jugez, franchement,
De nos poètes d'à présent,
De leur nouvelle théorie ? »

Boileau, levant sa noble tête,
Me dit alors, d'un air moqueur :
« Le vers libre du chroniqueur,
» Même spirituel, est bête.

» Voyez les journaux, mon compère,
» Où sur un rythme folichon,
» On lit des vers dont un . . . torchon
» N'oserait s'avouer le père !

» Ce sont pourtant des journalistes
» Doués d'un très réel talent,
» Aussi je trouye désolant
» Le style de ces anarchistes.

» Parmi la jeunesse rimeuse
» Admirant tous les novateurs,
» Ils ont beaucoup d'imitateurs
» De cette mode dangereuse.

» Et certainement je les blâme
» D'outrager les règles de l'art,
» Que j'établis d'après Ronsard ;
» Je les plains de toute mon âme ! »

Et l'auteur de l'*Art Poétique*,
Des *Satires* et du *Lutrin*,
Me serra fortement la main,
Ajoutant d'un ton prophétique :

« Mais puisque la belle Nature
» N'inspire que de jolis vers,
» On reviendra de ce travers
» Pour sauver la littérature ».

20 Juin 1901.



LA MODERNE BABYLONE

Le roi Edouard VII vient d'aviser la direction de l'hôpital juif et de l'orphelinat juif de Norwood qu'il continuera à exercer le protectorat sur les institutions qu'il avait accepté de patronner alors qu'il n'était que prince de Galles.

C'est la première fois qu'un prince régnant donne à un établissement de bienfaisance un aussi éclatant témoignage de sympathie.

(Les journaux.)

Depuis qu'étant prince de Galles
Certaine nuit de saturnales
Edouard mit sa montre au clou,
Il s'est passé la corde au cou,
Etant devenu tributaire
De tous les youpins d'Angleterre :
Plaignons-le, car il est captif
Depuis trente ans du peuple juif. } *bis.*

Un usurier a fait fortune
Grâce à cette noce opportune,
La reine ayant fort bien payé
Pour que son enfant fût rayé

Du grand-livre de la Misère.

Mais Edouard ne put se taire.

Plaignons-le, car il est captif
Depuis trente ans du peuple juif. } *bis.*

Les grands youpins lui font cortège.

Et, pour leur complaire, il protège

Publiquement leurs hôpitaux ;

Il va souper dans leurs châteaux ;

Leur prodigue cadeaux, caresses

Et tient envers eux ses promesses.

Plaignons-le, car il est captif
Depuis trente ans du peuple juif. } *bis.*

Dans la moderne Babylone

Le captif occupe le trône,

Quand dans l'ancienne l'on voyait

L'esclave juif qui travaillait.

La fin des temps doit être proche

Pour qu'un chrétien ainsi s'accroche !

Plaignons-le, car il est captif
Depuis trente ans du peuple juif. } *bis.*

PAUVRE LYRE !

A M. X...

En croyant que vous daigniez lire
Les vers que je vous envoyais,
Je pensais comme un grand niais,
Puisque vous méprisiez ma lyre ;

Et quand j'espérais vous séduire,
Ce fut d'un sourire railleur
Que, vous moquant du rimailleur,
Vous avez accueilli sa lyre.

Aujourd'hui, l'esprit en délire,
Je verse des pleurs en pensant
Que mon effort fut impuissant
A vous faire applaudir ma lyre.

Ah ! vous devriez bien me dire
Quel est le crime qu'a commis
L'un de vos plus humbles amis,
Pour que vous dédaigniez sa lyre.

En attendant, je puis maudire
Les calomniateurs méchants
Qui voudraient arrêter mes chants
Et me faire briser ma lyre.

2 Avril 1901.



LE ROCHER DE SAINTE-HÉLÈNE

Sur le rocher de Sainte-Hélène
Sont plus de cinq mille Boërs
Campés dans une humide plaine,
Que l'Anglais retient dans ses fers.
L'univers sait que leur seul crime
Fut de défendre leur pays
Avec un dévouement sublime,
Dont leur long martyre est le prix.

Refrain

C'est la Gloire que l'on enchaîne
Sur le rocher de Sainte-Hélène.
L'Histoire traitera toujours
Les Anglais de cruels vautours,
Et le rocher de Sainte-Hélène
Est un boulet que John Bull traîne.

Sur le rocher de Sainte-Hélène
Se trouvent de nombreux Français,
Fiers soldats souffrant de la haine
Implacable du peuple anglais.
Ces vaillants prisonniers de guerre
Aperçoivent de leur prison
La maison où périt naguère
Celui qui fut Napoléon.

Sur le rocher de Sainte-Hélène
Aujourd'hui flotte le drapeau
De l'Angleterre souveraine,
Qui des Boërs est le bourreau.
Un jour, ce vaillant petit peuple
Chassera le soldat anglais
Du libre pays qu'il dépeuple
Et de Sainte-Hélène à jamais.



L'ANGLETERRE DEMANDE DES SOLDATS

On demande des volontaires
Pour le Cap et pour le Transvaal,
Dans les régiments mercenaires
Dignes des hordes d'Annibal.
Les recruteurs de chair humaine
Sèment à flots l'or d'Albion,
Promettant une bonne aubaine
A chaque futur champion.

Refrain

Psitt ! psitt ! joli garçon,
Ta bonne mine vient de plaire
A la vertueuse Angleterre,
Psitt ! psitt ! joli garçon,
Viens t' enrôler sous la bannière
De Saint-Georges, notre patron,
Psitt ! psitt ! joli garçon !

On offre dix francs par journée
De présence à nos régiments,
Une maîtresse à peine née,
Et toutes sortes d'agréments ;

Du gin et de la nourriture
Tant que vous pourrez en bâfrer,
Puisque c'est la loi de nature
Qu'un bon Anglais doit s'empiffrer.

Ne craignez point une blessure,
Encore bien moins le trépas,
Car au Transvaal, — la chose est sûre, —
Nos soldats ne se battront pas ;
Mais afin de sauver leurs âmes
En danger dans cette saison,
Ils râfleront toutes les femmes
Et les enfants pour la prison.

C'est un vrai pays de Cocagne
Où l'or se trouve à chaque pas
Sans avoir besoin qu'on le gagne
Par le dur travail de ses bras.
C'est la fortune qu'on vous offre
Et de nombreux plaisirs charmants ;
Vous rapporterez un grand coffre
Rempli d'or et de diamants.

2 Août 1901.



L'IGNORANCE ET LE SAVOIR

A M. Chaumié,

Ministre de l'Instruction Publique
et des Beaux-Arts.

Enfants, apprenez bien à lire :
Retenez les leçons de ceux
Qui sont chargés de vous instruire,
Ne soyez jamais paresseux !
Gravez dans vos cœurs cet adage,
Irréfutable vérité :
L'Ignorance, c'est l'Esclavage ;
Le Savoir, c'est la Liberté !

Autrefois, sous la monarchie,
Dans l'ignorance l'on maintint
Nos pères ; — la France affranchie
Voudrait que l'on s'en ressouvînt.
Nous sommes sortis du servage
Et marchons vers l'Egalité :
L'Ignorance, c'est l'Esclavage ;
Le Savoir, c'est la Liberté !

Votre Instituteur vous explique
Qu'un bon Français doit, à présent,
Honorer notre République
Par son travail en s'instruisant,
Car l'instruction encourage
Les cœurs à la Fraternité :
L'Ignorance, c'est l'Esclavage ;
Le Savoir, c'est la Liberté !

SALUT AU RÉGIMENT QUI PASSE

Tambours et clairons,	Plusieurs officiers,
D'un air de conquête,	Dont les uniformes
Marchent à la tête	Dessinent les formes,
De ses bataillons,	Vont sur leurs coursiers,
Et puis, harmonique,	Guidant la colonne
Voici la musique	Calme et monotone ;
Dont les airs joyeux	D'autres, sur les flancs,
Montent vers les cieux.	Surveillent les rangs.

Refrain

Salut au beau
Régiment qui passe,
Au fier drapeau
Flottant dans l'espace ;
Aux fantassins, braves soldats
Marchant gaillardement au pas ;
Salut au régiment qui passe,
Salut, salut au régiment qui passe !

Mais soudain un chant
Entraînant s'élève,
Réveillant d'un rêve
Le soldat marchant :
Notre infanterie
Chante la Patrie
Et l'écho des bois
Répète sa voix.

PAYSAN, RESTE A LA CAMPAGNE

A M. Mougeot,

Ministre de l'Agriculture.

Jacques Bonhomme, si l'attrait
De la capitale t'attire,
Avant de t'y rendre il faut lire
Ce qu'on y dit, ce qu'on y fait.
A Paris, jamais l'alouette
Ne tombe cuite dans le bec :
Faute de travail, la disette
Vous prive même de pain sec.

Refrain

Paysan, reste à la campagne
Où l'on ne meurt jamais de faim ;
Libre ouvrier, dans les champs gagne
Chaque jour ton morceau de pain.

Ce travail, il faut l'obtenir,
Et ce n'est pas chose facile
Quand pour une place on est mille
Qui ne savent que devenir.
Tu devras serrer ta ceinture
Et souvent à jeun te coucher
Pour comprendre combien est dure
L'existence qu'on vient chercher.

L'emploi trouvé, l'on doit pouvoir
Empêcher d'autres de le prendre,
Car les rivaux vont entreprendre
Tout ce qu'ils pourront pour l'avoir.
Paysan, tu devras te faire
Petit, petit, petit, petit,
Si tu veux pouvoir satisfaire
Tes maîtres et... ton appétit !



VICTOR HUGO

Hymne national — Musique d'Armand-Jules JOUYE

Créé à Paris par M. MORIN, au Petit Casino, le 28 février 1902.

A M. Paul Meurice.

Son siècle avait deux ans à peine
Quand naquit d'une Vendéenne
Et d'un soldat de Marengo
Le grand Français Victor Hugo.
Du Parnasse atteignant la cime,
Il fut traité d'Enfant sublime,
A ses débuts d'étudiant,
Par l'illustre Chateaubriand.

Refrain

Victor Hugo, noble poète
Que l'Univers entier regrette,
Fier défenseur de toute liberté,
Repose en paix dans l'immortalité!

Chef de l'Ecole romantique,
Il rénova l'Art dramatique
Par ses légitimes succès
A notre Théâtre-Français.
Avec *Hernani*, les *Burgraves*,
Ruy Blas, il brisa les entraves
Dont tant de poètes divers
Avaient embarrassé nos vers.

L'Homme-qui-rit, les *Misérables*
Et ses poèmes admirables :
Odes, *Légende* et *Châtiments*
Sont de glorieux monuments.
Il eut un immense génie
Et de sa science infinie
Nous a laissé pour l'avenir
L'impérissable souvenir.

Le peuple qu'il a su distraire
Et pu venger de l'arbitraire
Par ses écrits et ses discours,
Le peuple le pleure toujours.
La France, n'étant pas ingrate,
Honore en lui le démocrate
Qui lutta pour l'Egalité,
En prêchant la Fraternité.



DERNIÈRES NEIGES

A M. Château.

Déjà le printemps s'annonçait
Sous la plus joyeuse apparence,
Et dans les herbes le graisset
Chantait avec exhubérance.
Les mésanges et les pinsons
Gaiement gazouillaient leurs chansons,
En attendant les hirondelles
Qui reviennent toujours fidèles.

Refrain.

Hélas ! pour me décourager,
La neige tombe et recouvre la terre,
Cachant sous son manteau léger
Les fleurettes de mon parterre.

J'étais heureux de découvrir
Que les lilas, les chèvrefeuilles,
Qui s'apprêtaient à refleurir,
Venaient de se couvrir de feuilles.
Pour achever de m'enchanter,
J'entendais mes poules chanter,
Au poulailler venant de pondre,
Et les coqs ardents leur répondre.

J'espérais sentir mes douleurs
S'en aller comme par magie,
Lors de l'éclosion des fleurs,
Et renaître mon énergie.
Quand on a près de cinquante ans
On aime à revoir le printemps,
Qui nous rappelle le jeune âge
Et son innocent badinage.

28 Mars 1901.



LE BONHEUR

Musique d'Armand-Jules JOUYE

Le bonheur est-il sur la terre
Une vaine idéalité,
Ou se peut-il qu'un doux mystère
Le transforme en réalité ?
Ce problème se pose, en somme,
Depuis le jour où, dans l'Eden,
La chaste Eve et le premier homme
Ont voulu goûter de l'hymen.

On est heureux lorsque l'on aime,
Affirment tous les jeunes gens.
Aimer est le bonheur suprême
Pour ceux qui sont dans leur printemps.
Mais quand l'hiver et son cortège
Ont parsemé sur nos cheveux
D'innombrables flocons de neige,
Nous ne sommes plus amoureux.

Le bonheur, c'est dans la richesse
Qu'Harpagon pense le trouver.
Il entasse l'argent sans cesse
Et de faim se laisse crever.
Le bonheur est une chimère
Pour un grand nombre d'entre nous ;
Pour tous son règne est éphémère,
Mais du bonheur on est jaloux.

7 Septembre 1900.



LA VOIX DU DRAPEAU

A M. Emile Loubet,
Président de la République.

Quand, autrefois, dans la Crimée,
En Italie, aux bords du Rhin,
Le Drapeau conduisait l'armée,
Sa voix tonnait comme l'airain :

« En prouvant ici ta vaillance,
» Tu dois trouver, fils de la France,
» Ou des lauriers ou le tombeau ! »

Ainsi parlait notre Drapeau.

« De la France que ton cœur aime,
» Jeune soldat ou vétéran,
» Mes trois couleurs sont un emblème
» Qui fit trembler plus d'un tyran.
» Elles conservent la mémoire
» Des jours de malheur et de gloire
» Sous le Corse au petit chapeau ! »

Ainsi parlait notre Drapeau.

« Souvent, sur la terre étrangère,
» Le prisonnier ou l'exilé,
» Dans une lueur passagère,
» Croit voir, en un ciel étoilé,
» Les longs replis de mon étoffe,
» Et leur seul souvenir réchauffe
» Son corps, son cœur et son cerveau ! »

Ainsi parlait notre Drapeau.

Le Drapeau parlait à nos âmes
Et sa voix, qui dominait tout,
En embrasant nos cœurs de flammes,
Se répandait au loin, partout.
Nous étions braves et stoïques,
Mais nous devenions héroïques
Et nous faisons trouer la peau
A la voix de notre Drapeau.



DEMAIN

On ne devrait jamais remettre
Quoi que ce fût au lendemain,
Puisque l'homme n'en est pas maître
Et que « demain » est incertain.
Il se fie à la Providence
Et fait des rêves d'avenir,
Escomptant trop une existence
Qu'il ne croit pas devoir finir.

Refrain

Demain, pour l'homme c'est le doute
Beaucoup plus que ce n'est l'espoir,
Car c'est l'avenir qu'il redoute
Autant qu'il espère le voir.

Demain, peut-être la Fortune
Nous accordera ses faveurs,
Ou bien la Misère importune
Va venir désoler nos cœurs.
Un jour aussi, la maladie
Pourra nous clouer dans le lit,
Terrassant avec perfidie
Et notre corps et notre esprit.

Demain, sans doute la Victoire
Se rangera sous nos drapeaux;
Demain, se couvriront de gloire
Nos soldats et nos généraux.
Mais aussi, l'horrible déroute
Peut se remettre dans nos rangs
Et notre sang peut, goutte à goutte,
Arroser la terre des Francs !

21 Juillet 1901.



LE BON DIEU PRÊTE AUX BONNES GENS

A M. Henry Kleinau.

Dès le jour de notre naissance,
Dieu nous prête cette existence
Que plus tard il nous reprendra
Quand et comment il le voudra.
Il ne fait vraiment pas à l'homme
Un beau cadeau, mais indigents
Et riches ont la même somme :
Le bon Dieu prête aux bonnes gens. } *bis.*

Trop aisément on s'abandonne
A son secours et s'il nous donne
Le bonheur à notre printemps,
Cela ne dure pas longtemps.
S'il se montre à nous favorable,
Nous devenons trop exigeants,
Car l'homme naît insatiable :
Le bon Dieu prête aux bonnes gens. } *bis.*

Le bon Dieu donne la pâture
A la plus faible créature,

Mais il ne prête son appui
Qu'à ceux qui se confient en lui.
Il aime les cœurs charitables
Et doux, se montrant indulgents
Pour les fautes de leurs semblables :
Le bon Dieu prête aux bonnes gens. } *bis.*

18 Mai 1901.



LA CHASSE AU SANGLIER

Air : La Chasse, de BÉRANGER

Le préfet de l'Ille-et-Vilaine
Voulant protéger la moisson,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Vient d'ordonner, cette semaine,
La chasse au sanglier glouton,
Tonton, tontaine, tonton.

Aussitôt entrent en campagne
Les chasseurs de tout un canton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Et le peuple les accompagne,
Dans l'espoir d'un bon gueuleton,
Tonton, tontaine, tonton.

Avec ses chiens de bonne race
Qui le suivent en peloton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Le piqueur découvre la trace
D'un vieux solitaire breton,
Tonton, tontaine, tonton.

Et pendant que le piqueur pille
La meute âpre de venaison,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Toute la chasse s'éparpille
Lentement autour d'un buisson,
Tonton, tontaine, tonton.

Soudain l'on sent trembler la terre
Alentour de cette prison,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Et bientôt sort le solitaire,
Flairant de loin la trahison,
Tonton, tontaine, tonton.

Vite il entraîne dans sa course
Les chiens dont il sent l'aiguillon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Puis, se voyant pris sans ressource,
Il cesse enfin d'être poltron,
Tonton, tontaine, tonton.

Il se retourne et puis s'accule
Contre un chêne sur le gazon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,

La meute tout d'abord recule
En sentant courir un frisson,
Tonton, tontaine, tonton.

Le sanglier furieux fonce
Tête basse, comme un bison,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Sur ses ennemis et défonce
Un brave chien trop fanfaron,
Tonton, tontaine, tonton.

Le blessé, traînant ses entrailles,
Hurle en maudissant le guignon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Et s'enfonce dans les broussailles
En espérant sa guérison,
Tonton, tontaine, tonton,

Lors, la meute entière se jette
Sur le fauve qui, sans façon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
A coups de défenses projette
Au loin les chiens comme un toton,
Tonton, tontaine, tonton.

Le piqueur arrive à la hâte,
Tenant en main son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Il vise : la cartouche éclate
Et la balle atteint un poumon,
Tonton, tontaine, tonton.

Le sanglier vacille et tombe
Pendant que l'on entend le son,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Du cor annonçant que succombe
Cet ennemi de la moisson,
Tonton, tontaine, tonton.

Le peuple, qui l'entend, s'empresse
De tous les points de l'horizon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Pour obtenir avec adresse
Quelque morceau de venaison,
Tonton, tontaine, tonton.

24 Juin 1904.



CHARIVARI

Quel est ce vacarme effroyable
Qui retentit dans le pays ?
On croirait que c'est quelque diable
Entouré de tous ses amis !
Les casseroles, les trompettes,
Les tambours et les clarinettes,
Les cris d'ânes et de canards
Se mêlent au bruit des pétards.

Refrain

C'est la coutume de Bretagne
De faire au pauvre vieux mari
Trahi par sa jeune compagne
Chariyari, charivari. } *bis*.

On se croirait chez les Osages,
Au milieu des bruits discordants
Et des cris stridents et sauvages
D'une troupe de jeunes gens.
Religieux et charitables,
Ils se montrent impitoyables
Pour les infortunes des vieux,
Comme le furent leurs aïeux.

J'entends le cliquetis des armes,
Le pas cadencé des chevaux
Annonçant deux braves gendarmes,
Qui se retirent tout penauds.
Pandore, en effet, trouve sage
— Ne pouvant à l'ancien usage
Dresser un bon procès-verbal —
De sourire à ce bacchanal.

Pendant trois nuits, cette musique
Sur les chaudrons et les poêlons,
Selon la coutume classique,
Accompagne les violons.
Cette atroce cacophonie,
Bien digne de l'Océanie,
Semble toujours drôle aux Français
Qui ne la comprendront jamais.

21 Juillet 1901.



DES VERS

On me dit : « Fais des vers
Sur cent sujets divers :
Ta Muse est toujours prête
Et quand rien ne t'arrête,
Afin de nous charmer,
Poète, il faut rimer. »

Mon luth a de doux sons
Et souvent mes chansons
Louangent la campagne.
J'ai pris une compagne
Qui sait m'encourager :
La Muse à Béranger.

Le roi des chansonniers
N'était pas des derniers
A chanter la victoire ;
Des palmes de la gloire
Il ornait ses héros,
Soldats et généraux.

Il a chanté l'Amour
Et son charmant séjour
Dans l'île de Cythère ;
Il a chanté la terre,
La femme et le bonheur,
La paix et l'Empereur.

Il attaquait les rois
Et se moquait des lois ;
Il n'avait pour Lisette,
Son aimable grisette,
Qu'un amour passager
De poète... léger.

Je suis respectueux
Des lois de mes aïeux ;
J'aime la République
Et pour la politique,
Que l'on mélange à tout,
Je n'ai que du dégoût.

Si Dieu m'a fait moqueur,
Je sais garder un cœur
Reconnaissant, fidèle,
Et j'aime mon Adèle,
Au bout de vingt-cinq ans,
Comme à notre printemps.

Mais pénible est mon sort :
Je n'attends que la mort ;
Et quoique ça me navre,
Bientôt mon vieux cadavre,
Las de tous mes revers,
Ira nourrir des vers !

8 Juillet 1904.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Chanson d'un immortalisable, M. X... (pas Z... !)

« Non, mes amis, non, je ne veux rien être »,
Chantait jadis notre grand Béranger,
« Pour l'Institut, Dieu ne m'a pas fait naître »,
— Et moi j'entends y rester étranger.
Pour ma santé, permettez que j'évite
D'y remplacer Chapelain ou Conrart :
Les immortels y succombent trop vite
Et c'est pourquoi je m'en tiens à l'écart.

Refrain

Postuler un fauteuil
A cette Académie,
C'est presque à son cercueil
Tendre une main amie !

Je pense bien au jeton de présence
Que je pourrais, si j'étais régulier,
Toucher moi-même après chaque séance,
Pour augmenter mon confort journalier.
Mais je craindrais, pauvre sexagénaire,
Qu'on me surprît un jour à m'endormir
Sur les brouillons de ce dictionnaire
Qu'en vingt-cinq ans on ne peut pas finir !

Je ne tiens pas à paraître un pontife
Et ne me sens, en vérité, nul goût
A repousser ce rocher de Sisyphe
Qui s'obstine à retomber malgré tout.
J'aimerais mieux les chastes Danaïdes
Dont le tonneau ne se remplit jamais :
Elles ne sont certes pas plus perfides
Que n'est pour nous le langage français.

19 Août 1901.



LE NAIF

Credo, quia absurdum.

A Paul Péan.

Je suis très facile à duper :
Je crois, de peur de me tromper,
Tout ce que l'Histoire raconte
Et ce que la Bible nous conte.
Quand on me dit que les Chinois
Se plaisent à l'infanticide,
Je le crois, je le crois
Parce que c'est stupide !

Quand je lis qu'un certain Jonas
A failli trouver le trépas
Mais vécut toute une semaine
Dans le ventre d'une baleine,
Qui ne peut manger qu'un anchois...
J'admire cet homme intrépide,
Car je crois : oui, je crois
Parce que c'est stupide !

Quand on m'assure que jadis
La France était un Paradis
Et que, grâce à la politique,
Depuis qu'on est en République,
Le peuple, qui jouit de ses droits,
Est devenu méchant, perfide...

Je le crois, je le crois
Parce que c'est stupide !



LA CHANSON FRANÇAISE

A Ernest Chebroux.

Nous sommes un peuple folâtre,
Aimant le concert, le théâtre
Et ne refusant jamais rien
Au chanteur, au comédien.
Béranger, Musset, grands poètes,
Règneront toujours sur nos cœurs,
Car ils président en vainqueurs
Toutes nos fêtes.

Refrain

Les Français sont de vrais pinsons,
Puisqu'en France
Tout commence
Et tout finit par des chansons.

Bien qu'il ne soit plus de grisette,
Nous chanterons toujours *Lisette*,
Comme *les Gueux* et *le Grenier*
Que regrettait le chansonnier.
Musset dort à l'ombre d'un saule
Pendant qu'on chante à l'unisson
Le refrain de *Mimi Pinson*
En gaudriole.

Nos braves troupiers qu'on redoute
Apprennent des chansons de route,
Qu'ils chantent tous gaillardement
Pour entraîner le régiment.
Les modistes, les couturières,
Qui gazouillent aux ateliers
Les œuvres de nos chansonniers,
S'en montrent fières.

4 Septembre 1901.



LES MORTS VONT VITE !

Musique d'O. PIRNAY

Ainsi qu'autrefois Bélisaire
Aveugle, mendiant son pain,
L'honnête homme dans la misère
Souffre trop souvent de la faim.
Le riche, fût-il malhonnête,
Ne connaît pas le prix de l'or :
On lui fait toujours, partout fête,
Non pour lui, mais pour son trésor.

Refrain

Le Temps qui fauche
A droite, à gauche,
Ouvriers et bourgeois,
N'épargne pas les rois ;
Personne jamais ne l'évite :
Les morts vont vite ! } *bis*.

On peut végéter dans la gêne
Malgré les talents, les vertus,
Et voir un ignorant obscène
Célébré grâce à ses écus !
Lorsque la faux égalitaire
Du Temps aura sur lui passé
En rendant son corps à la terre,
Son nom sera vite effacé.

Les vertus ainsi que les vices,
La haine aussi bien que l'amour,
Les bontés comme les sévices,
Tout ici-bas finit un jour.
On parle de la Renommée
Qui claironne de tout côté,
Mais la Gloire est une fumée
Que dissipe la Vérité !

3 Sept. 1901.



M. CONSTANS

Ambassadeur de France à Constantinople

Sait-on ce que fut Constantin
Dans les coulisses de l'Histoire ?
Un diminutif — c'est certain ! —
De Constans, qui fait notre gloire.

S'il eût prévu Monsieur Constans,
Constantin eût nommé Constanse
La Capitale des Sultans,
Qui s'appelait alors Byzance !

C'était écrit : Monsieur Constans
Était né pour Constantinople,
Que l'on devrait avant longtemps
Baptiser enfin Constanseple !

4^{er} Septembre 1901.



MISÈRE ET CONVICTIONS

Hier, un ancien démocrate,
Que je connus rouge écarlate,
Tenait, dans un café de Tours,
Cet étonnant petit discours :

— En encensant la République,
Je suis devenu famélique !
Royalistes, achetez-moi ;
Je vais crier : « Vive le Roi ! »

Allons, vite, impérialistes,
Si vous êtes capitalistes,
Nourrissez un peu mon ardeur ;
Je crierai : « Vive l'Empereur ! »

Républicain dans la misère,
Mon cri de douleur est sincère,
Car, lorsque j'aurais bien *bouffé*,
Je crierais : « Vive... un chien coiffé ! »

1^{er} Septembre 1901.



LA CHAUVINIÈRE

Rendez-vous champêtre en Forêt de Jupilles (Sarthe)

A M. le docteur Bourdy.

Le plaisir ici rassemble
Des amis et des amants,
Qui n'y peuvent être ensemble
Assez tôt ni trop longtemps.

Sans cesse on entend les filles
Dire : « Ces lieux sont charmants ;
Dans la forêt de Jupilles
On n'est jamais trop longtemps. »

Mille oiseaux sous ses ombrages
Redisent par leurs doux chants :
« Peut-on être en ces bocages
Assez tôt ni trop longtemps ? »

La propriétaire affable
Abonde en vins excellents :
On ne peut être à sa table
Assez tôt ni trop longtemps.

La bonne aimable et gentille
Sait plaire à tous les clients :
Jamais elle ne babille
Ni trop tôt ni trop longtemps.

On ne connaît point de gîte
Aussi bon à tout égard :
On n'y peut venir trop vite,
Ni s'en retourner trop tard.



CYCLONE EN FORÊT

A M. d'Estournelles de Constant,
Député de la Sarthe.

Par l'un des souriants dimanches
Où l'on respire le printemps,
Où les gais oiseaux concertants
Gazouillent, volant par les branches,
Tout à coup, enflammant les airs,
Voici la foudre et les éclairs
Sans arrêt sillonnant l'espace :
C'est le noir cyclone qui passe !

On croit sentir trembler la terre
Et le vent souffle en tourbillon,
Traçant un effrayant sillon.
Semblant vomis par un cratère,
Les plus gros chênes, les aînés,
Volent dans l'air, déracinés ;
La tempête à rien ne fait grâce :
C'est le noir cyclone qui passe !

Parmi les hôtes séculaires
De notre forêt de Bercé,
Le cataclysme a renversé
Des arbres aimés, populaires,
Et la Nature en sa fureur
A partout jeté la terreur,
Sur les buissons faisant main basse :
C'est le noir cyclone qui passe !



LES VIOLETTES

A Madame Amel.

Dès que le Printemps règne en maître
Sur la nature et qu'apparaît
La violette en la forêt
Verdoyante, l'on voit paraître
Sur les talus, dans les buissons
Des mamans avec leurs fillettes
Qui s'en vont faire des moissons
De violettes. } *bis.*

Emblèmes de la modestie
Dont le parfum délicieux
Embaume la terre et les cieux,
Elles se cachent sous l'ortie.
Dans leur feuillage clairsemé
Elles ne sont jamais seulettes,
Mais forment un groupe embaumé,
Les violettes. } *bis.*

C'est la fleur que toujours préfère
L'honnête fille d'ouvrier,
La fleur qu'on voit dans l'atelier
S'épanouir sur l'étagère.

Toute femme trouve à son goût

• Cette reine de nos fleurettes,

Aussi rencontre-t-on partout

Des violettes } *bis*.

10 Août 1901.



LE BOUQUET DE VIOLETTES

A Horace Valbel.

Certaine nuit, au boulevard,
Je fus, sur un ton nasillard,
Interpellé par deux gamines
Portant des fleurs à mes narines :
« Orphelines depuis longtemps,
« Nous sommes de pauvres fillettes
« Qui, pour vivre, vont dans les champs
« Cueillir des violettes.

« Si le métier n'est pas brillant,
« Nous y gagnons assez d'argent
« Pour pouvoir payer notre gîte
« Et faire bouillir la marmite.
« Cependant, par fatalité,
« Malgré nos nombreuses courbettes,
« Cette nuit il nous est resté
« Ce tas de violettes.

« Vous nous paraissez généreux
« Et trop vieux pour être amoureux
« De deux fillettes de notre âge ;
« De grâce, acceptez-en l'hommage ! »
Etourdi par tout ce caquet
Autant qu'ému par les pauvrettes,
Je leur achetai le bouquet
Fané de violettes.

10 Août 1901.

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

VIVE LE PRÉSIDENT !

A Madame Emile Loubet.

Musique d'O. PIRNAY

Dans les heureuses journées
Où le bon Tsar vient revoir
Nos troupes disciplinées,
Nous acclamons le Pouvoir.
La France a le bénéfice
De ce grand événement
Et doit en rendre justice
Au Chef du gouvernement.

Refrain

Joyeuse et fière,
La France entière
Pousse allègrement
Deux cris qu'elle applique
A Monsieur Loubet, patriote ardent :
Vive la République !
Vive le Président !

Notre belle et noble armée
A su prouver sa valeur
Partout où la France armée
Dut défendre son honneur.

Aujourd'hui ressuscitée,
Elle n'a plus d'ennemis,
Etant crainte et respectée
Par tous les autres pays.

C'est à la Démocratie,
Que l'on doit ce beau succès
D'avoir le Tsar de Russie
Pour allié des Français.
Il faut que la France honore
D'un unanime vivat
Avec Loubet, Félix Faure
Pour ce brillant résultat.

31 Août 1901.



TABLE DES MATIÈRES



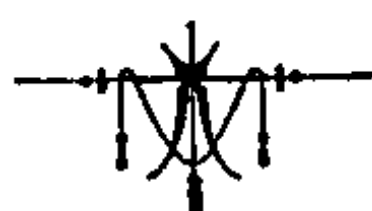
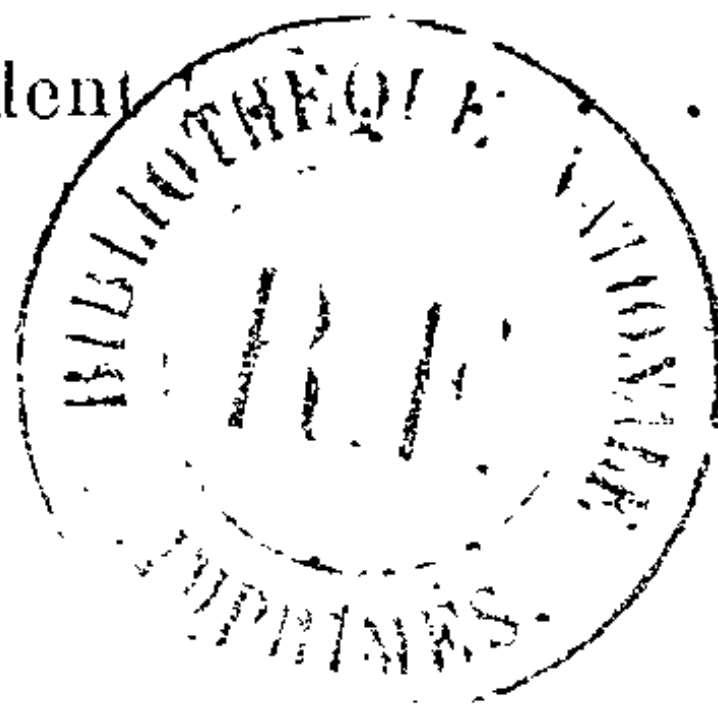
	PAGES
Salut à Béranger	5
Dans ma Forêt.	6
Tu m'appelleras ton Grand-Père !	8
La Cloche	10
J'ai fait danser la Centenaire	13
Le Temps.	15
La Fortune	17
Oublions le passé !	19
Prière des Boërs	21
Le retour du printemps.	23
Labor improbus omnia vincit.	25
La fin du monde	27
Quo Vadis ?	29
Pauvres Gens	31
Vive le Champagne !.	33
Les Oiseaux de la Vierge	35
Le Drapeau de mon Régiment	37

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
J'ai cinquante ans.	39
Je t'aime !	41
Si vis Pacem,...	43
Pauvre Roi !.	46
Régime lacté	50
Le Cardinal Dubois	52
Boileau et les vers libres	54
La moderne Babylone	57
Pauvre Lyre !	59
Le rocher de Sainte-Hélène	61
L'Angleterre demande des soldats	63
L'Ignorance et le Savoir	65
Salut au régiment qui passe	66
Paysan, reste à la campagne	67
Victor Hugo	69
Dernières neiges	71
Le Bonheur	73
La Voix du Drapeau	75
Demain	77
Le bon Dieu prête aux bonnes gens	79
La chasse au Sanglier	81
Charivari.	85
Des vers	87
L'Académie Française	89
Le Naïf	91

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
La Chanson française	93
Les morts vont vite !.	95
M. Constans.	97
Misère et convictions	98
La Chauvinière.	99
Cyclone en forêt	101
Les Violettes	103
Le bouquet de Violettes.	105
Vive la République ! Vive le Président	106



ERRATA

Page 44, 20^e vers :

Priere au lecteur de lire :

Que, nouveau Cid, il vit encor...

Page 48, vers 3 et 4 :

Erreurs de ponctuation. LIRE :

Son ami, le prince d'Orange,
Un grand diable à la mine étrange.

